

10-M

011.166

1937

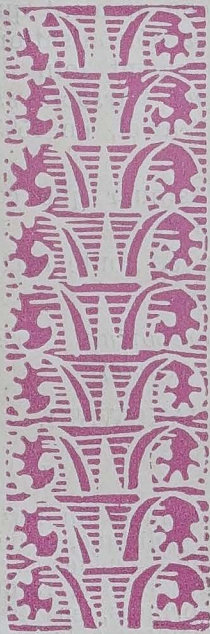
n° 10-M



# NOTRE POLOGNE

revue mensuelle pour la jeunesse

Directrice	RÉDACTION ET ADMINISTRATION	Abonnements
<b>ROSA BAILLY</b>	<b>LES AMIS DE LA POLOGNE</b>	Les abonnements partent d'octobre
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Epée, PARIS (5 <sup>e</sup> )	France : 3 fr. par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	Pologne : 2 zlotys
	Téléphone : Odéon : 62-10	



PAYSANNES DE LOWICZ



# Les Deux Capitales de la Pologne

## ou Varsovie, la Gloutonne

Voilà un titre peu engageant, risqué et peut-être même grossier. J'en ai honte, quoique je ne l'aie écrit qu'après mûres réflexions. Aucune autre expression, me semble-t-il, ne rendrait d'une façon aussi exacte l'appétit croissant de Varsovie qui engloutit, dévore jusqu'à étouffement tout ce que produit la province. J'ai l'impression que depuis longtemps la capitale a cessé de digérer ; mais elle avale toujours.

C'est pourquoi le Cracovien, aujourd'hui, commence à murmurer et se dit tout bas qu'il n'y a pas de raison pour que l'appétit dévorant de son compatriote, qui au fond ne vaut pas mieux que lui, le réduise ainsi à rien. Car, en somme, qu'est-ce que Varsovie ? Et c'est ainsi que Cracovie mène avec la capitale un imaginaire dialogue que l'on pourrait à peu près traduire ainsi :

CRACOVIE. — Pardon, Madame ; mais pour mettre les choses au point, il me semble que dans quatre ans Cracovie pourrait fêter son neuvième centenaire de capitale de la Pologne. C'est du moins le professeur Balcer qui l'affirme.

VARSOVIE. — Qui donc ?

CRACOVIE. — Le professeur Oswald Balcer.

VARSOVIE. — Je ne connais pas ce monsieur. C'est la première fois que j'entends prononcer son nom.

CRACOVIE (*avec un sourire de pitié*). — Et pourtant il a existé. (*A part*) Quelle imbécile ! (*haut et d'un ton de mentor*) Le professeur Balcer, donc, a affirmé qu'en 1039, déjà, Casimir le Restaurateur...

VARSOVIE (*baillant discrètement*). — Qui donc ? (*à part*) Quelle raseuse !

CRACOVIE. — Piast, voyons, le Restaurateur ! (*à part*) elle ne sait même pas cela ! Ce souverain a élevé Cracovie à la dignité de capitale.

VARSOVIE. — Ce que vous dites ne m'en impose pas du tout. Varsovie...

CRACOVIE. — Pardon, Madame. D'abord, nous ne sommes même pas sûrs que Varsovie ait existé à cette époque. Et si elle existait, elle n'était certainement qu'un village, un village païen. Il m'est pénible de vous le dire : mais je dois pourtant vous rappeler que son baptême est de fraîche date. Pis que cela : à l'époque dont nous parlons, Varsovie ne faisait pas partie de la Pologne, dont elle se moquait bien.

VARSOVIE (*avec irritation*). — Comment ? Comment ? Nous ne faisons pas partie de la Pologne ?

CRACOVIE. — Je vous prie de ne pas m'interrompre. Je n'avance rien dont je ne sois sûre. N'oubliez pas que j'ai suivi les cours de quatre facultés ! Je répète que nous sommes capitale depuis neuf siècles, tandis que vous n'appartenez à la Pologne que depuis quatre cents pauvres petites années, exactement depuis 1526 (1).

VARSOVIE. — Qu'est-ce que vous racontez-là ? Fouquier, par exemple, existe depuis plus de...

CRACOVIE. — Votre Fouquier (2) n'existait pas encore que nous avions déjà une université célèbre. Et quand, chez nous, toutes les marchandes de poisson parlaient latin comme des docteurs, vous aviez en tout et pour tout quelques maisonnettes !

VARSOVIE (*soudainement apaisée, de répondre tranquillement*). — Vous pouvez dire ce que vous voudrez ; mais c'est Varsovie qui est la capitale, et non pas Cracovie.

CRACOVIE (*éclatant*). — Ah oui ? Eh bien, montrez-moi, je vous prie, quelque document, quelque charte avec de bons cachets témoignant que Varsovie est la capitale et que Cracovie a cessé de l'être. J'exige vos papiers d'identité !

(*Varsovie, ahurie, garde le silence*).

CRACOVIE. — Vous voyez, Madame ! Avant les partages, aucune loi n'a consacré Varsovie capitale. Après les partages non plus, que je sache. La dernière en date de toutes nos constitutions, elle-même, ne dit pas un mot de Varsovie-capitale ! Peut-être la nouvelle loi électorale règlera-t-elle cette question, mais personne n'en sait rien.

VARSOVIE (*soudain triomphante*). — Et que dites-vous, Madame, de Stanislas Auguste qui se fit couronner à Varsovie ? Ah ! ah !

CRACOVIE. — Je vous répondrai que c'est à cause de cette erreur qu'il a subi la punition de Dieu. Au dix-huitième siècle, on racontait déjà couramment que ce couronnement avait été la cause de sa détronisation, de sa mort en exil, et de son enterrement loin du Wawel... C'est par un pur hasard que Varsovie est devenue capitale. Sans l'incendie du Wawel, en 1595, Dieu sait ce qui serait arrivé !

VARSOVIE. — Vous allez peut-être insinuer que cet incendie a été allumé par malveillance ?

CRACOVIE. — Je ne puis avancer cela en toute certitude...

(*Varsovie, indignée, se retire, en emportant avec elle deux chaires de l'Université de Cracovie*).

ZYGMUNT NOWAKOWSKI.

(1) La Mazovie formait une province distincte du reste de la Pologne au point de vue dynastique, politique, social et législatif. Elle appartenait aux princes de Mazovie. Avec le temps, elle se divisa en trois unités plus petites, rattachées à la couronne à la mort de leurs princes, en 1462, 1495 et 1526. Cette date est celle du rattachement à la couronne de la dernière partie de la Mazovie avec Varsovie.  
(N. D. L. R.)

(2) Célèbre négociant en vins sur la Place Stare Miasto à Varsovie.



Deux Héroïnes des romans d'Henri Sienkiewicz, par Piotr Stachewicz

Hélène KURCEWICZ

BASKA

---

## Le Français de Grand'Maman

---

*Episode des luttes polonaises pour l'indépendance en 1863*

La frontière russe passait à quelques centaines de pas de Sienkow, de telle sorte que du bois de chênes qui commençait à l'entrée du jardin, on pouvait apercevoir la capote et entendre le pas balancé des insurgés. Et c'est certainement pour cela que Sienkow, sur les confins de la Volhynie galicienne, joua un rôle important dans l'insurrection de 1863.

La veille de la bataille, cette frontière vit les nombreux passages d'un Français venant de Montpellier, Alphonse Didier. Alphonse Didier avait élaboré un plan ingénieux. Non loin de Sienkow brillaient chaque nuit les petites lumières des gardes qui surveillaient la frontière. Didier emmenait avec lui une douzaine d'insurgés qui se cachaient dans le château. Lui se glissait silencieusement à proximité du poste, tombait sur les hommes endormis ou ivres, leur criait brusquement « rendez-vous ! » et poussait devant lui les Polonais qui s'emparaient du poste. Je crois qu'il connaissait un peu mieux le polonais que son patron Rochebrune, qui savait juste les mots absolument indispensables pour se tirer d'affaire dans une situation pressante.

Didier était sans doute venu avec Rochebrune prendre part à l'insurrection de janvier. Il obtint sur le champ de bataille les grades de capitaine et de commandant. Le 2 juillet 1863, il commandait sans doute un bataillon du régiment des zouaves qui comptait 200 baïonnettes.

Quel éclair je vis passer dans les yeux éteints de ma grand'mère, morte aujourd'hui, lorsque, rappelant cette malheureuse affaire de Volhynie, elle chuchota ces deux syllabes : *Didier !* Puis, sans autre explication, elle me donna à lire un morceau de papier jauni couvert d'une écriture grise où je lus des vers français :

D'abord une invocation :

*« Petit papier léger,  
Tu es où ma pensée  
Souriante et charmée  
Désirerait régner... »*

Puis : « Petit papier, tu vas continuer à vivre sous sa fenêtre, aussi plein de douceur et aussi pur que le ciel de Sienkow, tu vas te plonger dans la vague de ses cheveux... »

« Et peut-être son cœur  
quelquefois le lira,  
mais sans penser, hélas !  
à moi qui le créa.  
mai 1863 »

Quand je m'efforçai de lire en ânonnant ces mots au crayon à demi effacés, qui avaient été en 1863 des témoignages ardents d'amour, ma vieille grand'mère s'agitant sur son fauteuil, me dit avec impatience que je lisais fort mal. « C'est vrai que c'est bête », ajoutait-elle comme elle avait coutume de le faire souvent, mais je ne sais si cette appréciation se rapportait à Alphonse ou à moi.

Il était déjà tard. Soixante printemps avaient déjà fleuri la campagne depuis le jour de l'insurrection de Volhynie.

— Mais enfin, qu'est-ce que c'était que toute cette histoire, grand'mère ? A ma question, grand'mère s'était transformée. La vieille femme terne et courbée s'était redressée, le visage ridé par le temps reprenait ses anciennes couleurs : de nouveau, pour un instant, elle avait dix-neuf ans, et sous les arbres de Sienkow, elle se promenait mélancoliquement avec un jeune littérateur qui était son fiancé.

Elle se leva. Elle trotta vers une commode en merisier. Là, d'une cassette qui sentait le patchouli fané, elle tira une photographie. Sur cette photographie, un officier français au képi posé de travers regardait de ses yeux perçants qui, malgré les années, avaient conservé un regard vif et expressif. C'est bien ainsi que devait être l'audacieux jeune Français.

— Mais qu'est-ce que c'étaient que ces vers si tendres, grand'mère ? Racontez-moi tous les détails, toutes les circonstances...

— Ah ! ce sont des bêtises, coupa-t-elle ; et elle partit se coucher.

Mais le lendemain, avec mon café au lait, la vieille Muncia me porta une longue lettre de grand'mère.

« Tu veux savoir, mon cher Stach, d'où viennent ces vers que je t'ai donnés hier ? Eh bien, voilà l'histoire : En 1863, je me trouvais au moment de l'insurrection chez mon frère, Thadée Wasilewski, à Sienkow. Et c'est là que vint un officier du régiment de Rochebrune, Didier. Nous fîmes plus intime connaissance avec lui, car il venait souvent. Je ne me rappelle pas combien de fois. Il nous aidait à préparer des munitions pour nos chers soldats. Il me rencontrait quelquefois au jardin ou à la promenade, dans le magnifique bois de chênes où j'errais en chantant avec ma sœur et mes compagnes.

« J'étais déjà fiancée, et je ne fis aucune attention au jeune étranger. Comme je parlais couramment le français, c'était moi qu'on chargeait de distraire pendant les repas et à la promenade, Monsieur l'officier qui était, il faut l'avouer, aimable, joli et bien élevé. Quand il partit, il nous laissa sa photographie, et pour moi, il plaça en secret ces vers entre des morceaux de musique sur le piano. Jeune fille pleine d'entrain et de gaieté, je lus ces vers avec grand plaisir, naturellement, puis je les conservai en souvenir de cette année si triste où le désespoir nous prit après le désastre de Radziwill. »

« Clémentine ».

Ma grand'mère ne se rappelait rien de plus sur l'auteur des rimes qui couvraient le papier jauni. Elle ne savait pas avec quelle audace, quelle crânerie et quelle gaieté il avait continué à se conduire, ne perdant jamais contenance, même dans les circonstances les plus difficiles.

Après son séjour tranquille à Sienkow, il s'était lancé avec délices dans les aventures. Sous la pression des Russes furieux, les Autrichiens se tournèrent ouvertement contre les Polonais. Au lieu de tirer sur eux de derrière les haies, ils se battirent avec les insurgés partout où ils les rencontraient. L'état de siège fut décrété, on procéda à des arrestations en masse, on introduisit partout des espions dans les organisations polonaises, mais avant tout on renvoya les étrangers de France et d'Italie qui étaient venus aider les Polonais. C'est ainsi que l'on se saisit de Didier, à Kamionka. Il se trouvait dans une charrette de paysans avec ses camarades. Le voilà entouré de gendarmes dont il ne sait comment se débarrasser. Alors il a une idée : il commence à chanter à ses camarades, sur l'air d'une chanson française, les paroles suivantes en français, que ne comprennent pas les gendarmes : « attention à mon sifflement ! au coup de sifflet, attrapez les gendarmes, l'un par l'épaule droite, l'autre par l'épaule gauche. » Le mouvement exécuté, les gendarmes crient et se débattent, attachés aux arbres de la forêt, tandis que les Français s'enfuient.

Quelque temps, il séjourne à Léopol, libre et joyeux ; puis, nouvelle aventure : il allait être refoulé de l'autre côté de la frontière quand il réussit à enfermer ses gardiens dans le corps de garde ; il reparut bientôt déguisé en marchand d'oranges juif, et tendant à ses camarades un petit sac contenant soi-disant des billets de loterie pour gagner des oranges, leur chuchotait le lieu où ils devaient se rencontrer le lendemain.

Enfin, en juillet 1863, on finit par l'arrêter, et on le transporta sous escorte à Salzburg, par Cracovie. A Dębica, il y avait dix minutes d'arrêt. Il propose aux gendarmes d'aller au buffet. Ceux-ci acceptent. Ils s'asseyent près de la fenêtre ouverte — c'était l'été —, carabines appuyées au mur, et se mettent à manger. Tout à coup Didier saute par la fenêtre et disparaît. Il se rend de nouveau à Léopol, où il séjourne sous un autre déguisement.

Mais enfin *l'invincible* et *irrésistible* Didier se rend de lui-même, de bonne volonté, aux gendarmes français. Comment cela ? De la manière suivante : Quand il était parti pour la Pologne, en qualité de sous-lieutenant au 77<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Montpellier, il avait remis sa démission entre les mains de son chef. En novembre 1863, à Tarnopol où il était inspecteur des formations de la frontière, il apprit avec colère que sa démission était restée au régiment et n'avait jamais été envoyée, et que le tribunal l'avait condamné pour désertion à cinq mois de prison ! Touché dans son honneur, Didier décide de revenir immédiatement dans sa patrie, et il est arrêté à la frontière par les gendarmes français. Le Tribunal militaire, à la grande joie des habitants de Montpellier et des compagnons d'armes du brave zouave, le reconnut innocent du crime de désertion et leva la punition.

WASYLEWSKI.

# Paderewski fait du Cinéma

Le plus grand pianiste du monde est un ennemi déclaré de la musique mécanique, et ce n'est qu'après de longues hésitations qu'il s'est décidé à jouer pour la radio. Dernièrement, il a fini par se laisser persuader et il a accepté de jouer dans un film sonore, qui transmettra aux générations futures son jeu extraordinaire et déjà légendaire.

Paderewski a joué pour le film *La Sonate au Clair de Lune*. Naturellement, il a joué au piano, et non devant l'objectif. Dans le film, il est remplacé par son sosie, l'acteur irlandais Edward S. Kenney. Le correspondant du « Times » affirme que Paderewski est en grande amitié avec son « stand in », et que la vue des deux hommes se promenant bras dessus bras dessous n'était pas une petite sensation pour Denham.

Le grand artiste a donné bien du mal à son régisseur. Il exigeait qu'on voile les lumières pendant son jeu et ne voulait pas comprendre la nécessité d'allumer d'éblouissants « Jupiters ».

...On parvint enfin à persuader le Maître que de très fortes lampes sont indispensables pour filmer, et qu'il n'est pas possible de s'en passer.

Que joua Paderewski dans ce film ? D'abord, comme l'indique le titre, la Sonate au clair de lune de Beethoven, puis la deuxième Rhapsodie hongroise de Liszt, puis une polonaise de Chopin, un impromptu de Schubert, et enfin le célèbre Menuet qu'il a composé lui-même.

« Pendant six semaines, Paderewski vint presque tous les jours à Denham. Par égard pour son grand âge et sa faible santé, on avait disposé les séances de telle sorte que le Maître travaillait seulement pendant

l'après-midi. Il arrivait donc au studio après déjeuner et restait jusqu'au dîner, apportant avec lui cette atmosphère de dignité tranquille et d'élégance du vieux monde, qui paraissait si étrange dans l'atmosphère du studio. Le Maître saluait toujours aimablement tous ceux qu'il rencontrait, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, et sa façon seule d'incliner profondément le buste était quelque chose de presque inconnu en ces temps actuels. Mais le Maître faisait toujours tout ce qu'il pouvait pour que chacun se sente à l'aise auprès de lui. »

Paderewski a certaines habitudes et certaines faiblesses que le journaliste anglais ne manque pas de raconter. Il paraît qu'il est très attaché à son accordeur et... à sa chaise. C'est du moins ce qu'affirme Facauley, l'accordeur de Paderewski, qui suivait partout l'artiste et l'accompagnait toujours au studio. La chaise de Paderewski a été construite spécialement pour lui, il y a bien des années, et d'après ses instructions. Elle est assurée pour une somme élevée et Paderewski l'emmène partout avec lui. Ce meuble a un aspect assez étrange : il possède un dossier très élevé et une longue frange en entoure le siège. Il pèse vingt-cinq kilogs et a une caisse spéciale sur laquelle sont collés des timbres provenant de tous les pays où Paderewski a donné des concerts.

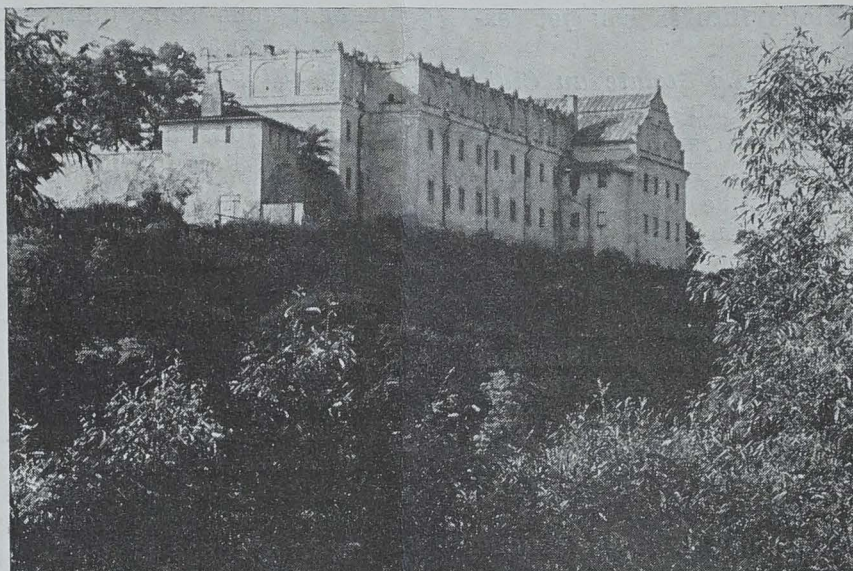
Ignace Paderewski, aujourd'hui vieillard de soixante-seize ans, a quitté sa solitude de Riond afin de jouer encore une fois pour le monde, et cette fois devant l'une des plus extraordinaires inventions des temps modernes, afin d'étendre encore la gloire du nom polonais et d'éveiller encore une fois l'admiration pour le grand art de la Pologne.



LES FILMS POLONAIS :

Une scène de « La Vagabonde », avec des paysans houtsoules

# SANDOMIERZ



LE CHATEAU DE SANDOMIR

Sandomierz, ou Sandomir est une ville des plus pittoresques. Elle est située sur une légère éminence, à quelques centaines de mètres de la rive gauche de la Vistule. Le fleuve est déjà fort large en cet endroit, il étale ses eaux limoneuses séparées par des bancs de sable ; il envahit en outre, au printemps, de part et d'autre de son lit, de larges prairies couvertes de hautes herbes rudes et marécageuses et même de quelques arbres inclinés violemment chaque année au dégel ; c'est alors un furieux torrent qui entraîne des blocs de glace. La gare de Sandomir est située sur la rive droite du fleuve, en plein champs ; on traverse le fleuve et ses marais sur un très large pont, arme en amont de puissants brise-glace ; avant la guerre ce pont était la frontière russo-autrichienne et l'on y paie encore péage pour l'entretien du pont.

La ville est comme une grande rue sur la crête de la dune, on y monte par un chemin en lacets, qui passe au pied de la butte avant de l'escalader et, de toutes parts alors, surgissent les souvenirs. Voici l'ancien château-fort de la reine Bona Sforza, la terrible épouse du vieux Sigismond I<sup>er</sup>, soupçonnée d'avoir empoisonné sa bru, la reine Barbara ; il a malheureusement été transformé en caserne et trop restauré ; puis, à gauche par delà un ravin champêtre, la colline où s'élève, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, une petite église dédiée à saint Jacques, de briques rouges décorées à l'estampage ; à droite, sur une autre colline de sable, la cathédrale de style jésuite, avec son entourage de grands arbres et sa terrasse vers le fleuve ; derrière la cathédrale, la maison de l'évêque Długosz, le plus grand historien de la Pologne du Moyen-Age ; ensuite une longue rue tortueuse, qui traverse le Rynek et

qui aboutit à une ancienne porte fortifiée où finit la ville ancienne. Et par un contraste saisissant, Sandomir, ville épiscopale dont le nom était connu en occident dès la fin du Moyen-Age, est à présent une bourgade juive.

Elle a conservé son rôle séculaire de marché de campagne et ce marché est, à juste titre, un des plus renommés en Pologne : chaque lundi la petite bourgade déserte se remplit d'un fourmillement incroyable de voitures paysannes, il en vient des milliers, qui se pressent sur la place en pente du Rynek au pied du vieil Hôtel-de-Ville demi-italien, qui débordent dans l'unique rue de la ville, se rangent sur trois et quatre rangs le long des trottoirs dans un enchevêtrement inouï de roues, de timons et de bêtes ; vers midi toute cette foule, d'ailleurs paisible et peu bruyante, est totalement immobilisée, les plus impatients sont les petits cochons que les propriétaires retiennent attachés par une patte de derrière tandis qu'ils se perdent en longs palabres. Puis vers le soir, toute cette cavalerie retourne au trot à travers champs ; toute la famille s'est généralement juchée sur la charrette et la région s'anime pour quelques heures encore avant de retomber dans sa solitude.

Sur 8.000 habitants, Sandomir compte une forte majorité d'israélites qui demeurent en dehors de l'existence des paysans polonais, n'ont avec eux de contact que le jour du marché, vivent dans des demeures misérables, sans hygiène et sans animation, exercent les commerces les plus précaires.

Pierre FRANCASTEL.

(*La Pologne Pittoresque*).



## SANDOMIERZ, nouveau centre industriel de la Pologne

Si nous regardons les premières pages de l'histoire de la Pologne, les premiers pas de la vie de notre pays, l'origine de sa culture, la naissance de sa littérature, parmi les villes les plus importantes nous trouvons Sandomierz avec ses environs.

Les environs de Sandomierz forment une colline étendue, qui au nord devient une petite chaîne de montagnes, connues en Pologne sous le nom de « Pieprzówki ». L'aspect en est pittoresque. Les mystérieux fossés, les grottes naturelles dans lesquelles selon la légende, se cachaient des bandits autrefois, font le vif intérêt de la contrée, non seulement pour les Polonais, mais aussi pour les touristes étrangers.

La population de cette contrée est fière d'avoir un tel paysage. Elle soutient qu'après les Karpathes, cette contrée est le plus beau site de la Pologne. On y trouve de grandes forêts, de vieux arbres, qui aujourd'hui forment la base du développement de notre industrie forestière. Les grandes prairies, les vastes bois, la beauté de la Vistule qui longe les collines, l'harmonie qui y règne partout, jouent un tel rôle et ont une telle influence sur l'état psychique des habitants, que presque tous les voyageurs pendant leur séjour se sentent excités et ravis.

Au sein de cette nature vit le généreux et jovial type du « Sandomierzanin ». Son caractère se distingue surtout par son sens de l'hospitalité, par son ardeur à travailler, par son amour de sa patrie. La principale occupation de cette population, grâce à la glèbe fertile, est l'agriculture et l'élevage des troupeaux et aussi les industries populaires.

Sur la rive gauche de la Vistule est située la plus ancienne ville forte de la Pologne, le futur centre industriel : Sandomierz. Décrire le passé de Sandomierz, citer les nombreuses dates qui prouvent son rôle dans l'histoire de la Pologne, serait selon moi, un travail

long et difficile. Mais pour souligner son activité dans tous les domaines, j'oserai indiquer quelques faits.

Avant tout il faut mentionner que Sandomierz à l'époque de Piast (le premier roi de Pologne), grâce à sa situation, jouait un rôle prédominant dans la défense du pays. C'était la seconde capitale après Cracovie. Son importance diminua quand la voie commerciale du Nord fut remplacée par le chemin oriental, qui conduisait à la mer Noire. L'an 1656 amène la décadence de la vie commerciale et culturelle de la ville, avec l'invasion et l'incendie de Sandomierz par les Suédois. Jusqu'à aujourd'hui Sandomierz est restée un centre agricole.

Aujourd'hui notre gouvernement projette de faire de la ville un centre industriel. Ce qui appelle Sandomierz à jouer de nouveau un grand rôle en Pologne, c'est son excellente situation. Jetons un coup d'œil sur la carte de la Pologne : nous le trouverons au centre du pays. Il se trouve sur la rive gauche de la reine des eaux, la Vistule, excellente communication avec la mer. Ensuite Sandomierz peut devenir un lien entre le Nord et le Sud de la Pologne. En parlant de l'industrie de Sandomierz, il faut mentionner les Carpathes voisines, qui possèdent le gaz naturel, les nombreuses catâractes, sources inépuisables d'énergie, de « houille blanche ». Sandomierz peut employer ces forces naturelles.

Maintenant, toute la nation polonaise attend impatiemment le moment où elle pourra voir les nouveaux toits des fabriques, où elle pourra entendre le bruit des machines. L'établissement d'un centre industriel à Sandomierz prolongerait la zone industrielle d'Ostrowiec et de Skarzysko, centres des usines métallurgiques.

Dans ce nouveau centre industriel, des milliers d'ouvriers trouveront du travail.



LE RATUSZ OU HÔTEL-DE-VILLE

## Deux Fantaisies de Julien Tuwim

*Un des meilleurs poètes polonais contemporains, Julien Tuwim se plaît parfois à écrire des fantaisies pour les enfants. En voici deux dont nos lecteurs goûteront la charmante gaieté.*

### L'ÉLÉPHANT QUI N'A PAS DE MÉMOIRE

Il y avait une fois un éléphant  
Aussi grand qu'un éléphant.  
Cet éléphant s'appelait  
Thomas Trompalski.  
Il était tout à fait pareil  
A tous les autres éléphants.  
Mais il avait une mémoire  
Parfaitement exécration.

Il avait une tête d'éléphant  
Et des pattes d'éléphant.  
Et ses défenses étaient de véritable ivoire,  
Et sa trompe, qu'il tordait magnifiquement,  
Était tout à fait d'un éléphant.  
Seulement, quelle mauvaise mémoire !

Il invita ses camarades éléphants à jouer aux cartes,  
Chez lui, à trois heures et demie.  
Ils arrivent. Ils grognent : « Bonjour, camarade ! »  
Personne ne répond.  
Trompalski n'est pas là.  
Il avait oublié l'invitation, il était sorti !  
Un jour, il devait aller chez Monsieur et Madame Cro-  
Prendre une tasse d'eau du Nil. [codile,  
Il oublia l'invitation, il ne vint pas !

Il a un petit garçon et une petite fille,  
Un gentil éléphant et une charmante éléphante.  
Il aime beaucoup ses petits enfants éléphants.  
Mais il ne se souvient jamais de leur nom !

Le petit garçon s'appelle « Quenotte Blanche »  
Et le père l'appelle « Trompette! Petite Bombe ! »  
La petite fille se nomme tout simplement Kachna  
Et le père l'appelle : « Grossachna ! Grandachna ! »  
Même quand il prononce son propre nom,  
Quand, par exemple, il se présente à quelqu'un,  
Il se trompe souvent. Au lieu de Thomas Trompalski,  
Il dit : « Je suis Tobias Bimbalski. »

Il a une femme qui vaut bien six femmes !  
(Elle s'appelle Citrouille. Mais il a oublié son nom.)  
Un jour, cette femme lui dit :  
« Va donc te faire examiner par le docteur,  
« Qu'il te donne la santé pour tes vieilles années ! »  
Il partit aussitôt et se rendit chez l'avocat,  
Et puis chez le cordonnier, et ensuite chez le notaire,  
Et partout il disait qu'il avait oublié où il allait.  
« Je le savais bien, mais je l'ai oublié.  
« Peut-être l'un de vous peut-il me dire ce que je  
[voulais ? »

Il erre, il rôde par ci par là, le temps passe ;  
Enfin, il arrive chez le forgeron, dans la forge.  
Celui-ci voulait le ferrer. Alors il se rappela,

Il se rappela ce qu'il avait oublié.  
Le forgeron l'examina, souffla sur lui avec son soufflet.  
Regarda son gosier, son oreille,  
Puis il le tapota de son marteau de forgeron,  
Et lui dit : « Je sais ce qu'il vous faut, Monsieur Trom-  
[palski.

« Tous les jours une cruche d'eau sur la tête,  
« Et faites un petit nœud à votre trompe. »

Et plouf ! dans l'eau. Cela dura une seconde,  
Et sa magnifique trompe fut nouée en un nœud.  
Thomas court à la maison.  
Sa femme se met à crier : « Qu'est-ce que c'est ? — Ne  
[le répète à personne !  
« C'est pour me rappeler. — Te rappeler quoi ? — en  
[bien, ce que je voulais faire...  
« Qu'est-ce que tu voulais faire ? — Je ne sais plus,  
[j'ai oublié ! »

Julien TUWIM.



### UN COMPTE DIFFICILE

Trois petits canards s'en allaient sur la route.  
Si sages que c'était plaisir de les voir.  
Le premier était blanc, le deuxième était noir,  
Le troisième n'était pas là.

A la rencontre de ces canetons  
S'en vinrent deux autres qu'ils connaissaient bien :  
Le premier sortait des buissons, le deuxième de la  
[maison,  
Et le troisième venait tout droit de la Vistule.

Et en voilà encore un autre qui arrive ;  
Celui-là est tout à fait gai.  
Il s'en va tout seul, il sautille,  
Pendant que l'autre reste triste.

Ils s'asseyent tous sur un banc,  
Et le dixième s'écrie :  
« Nous étions cinq, et maintenant nous sommes huit  
« Qui parviendra à nous compter enfin ? »

Le troisième lui répondit :  
« C'est une chose très difficile !  
« Sorti le premier, arrivé le sixième,  
« Maintenant me voilà septième ! »

Ils ne purent pas arriver à se compter,  
C'était bien trop difficile.  
Et voilà pourquoi, tout canards qu'ils soient,  
Ils rentrent chez eux comme des oies.

Julien TUWIM.



# La Société Polonaise des Lectures populaires

## *Pour la défense du Polonisme aux confins orientaux*

La Société des Lectures Populaires a quarante-quatre ans d'existence ! Salue bien bas, lecteur : incline-toi jusqu'à terre ! Dieu sait combien ces simples mots représentent d'efforts, de soucis et de peines.

Voici le bilan d'une année de travail : 11.000 conférences ou causeries, près de 3.000 cérémonies diverses ; près de 4.500 représentations... Ce n'est pas une plaisanterie ! Mais peut-être estimes-tu lecteur, qu'un théâtre d'amateur ou bien un concert donné par un orchestre de village ne sont pas des manifestations de grande valeur culturelle, ou en tout cas, ne constituent pas des manifestations d'activité tangibles ? Soit ! Examinons une autre branche : 276 maisons populaires, 500 salles de patronage... Je vais t'en imposer en te citant le nombre des bibliothèques de la T. S. L. (Société des Lectures Populaires). Il y en a 2.107 ; Et sais-tu, par exemple, combien la bibliothèque Finkel, à Tarnopol, possède de volumes ? Tu ne le devineras pas ! Il y deux ans, elle en possédait 12.964, et actuellement elle en a bien davantage !

Je veux te dire quelques mots de la Section Orientale, c'est-à-dire de celle dont l'action s'exerce dans les régions où le polonisme est le plus menacé par la Russie, sur le Seret, Le Zbrucz et le Dniester ; là où se joue la grande partie dont l'enjeu est l'âme, la langue, la religion, l'école, en un mot la civilisation polonaise tout entière. Par bonheur pour nous, la T. S. L. monte la garde à notre place.

Et de nouveau je vais aligner des chiffres. Sur les 900 immeubles que possède la Société, et où se trouvent des patronages, des écoles, des foyers, des bibliothèques, 80 % sont situés dans l'Est. Et n'oublions pas qu'à côté des maisons populaires et des foyers, la Société bâtit ou aide à bâtir des églises et des chapelles.

Il ne s'agit pas d'un chauvinisme exagéré : il s'agit simplement de lutter pour notre existence, toujours menacée dans ces pays. C'est la raison pour laquelle tout notre effort doit porter vers ces régions de la Pologne. C'est ce qui fait qu'il est indispensable d'envoyer là-bas le plus grand nombre de livres, d'instructeurs, et le plus d'argent possible. Il faut faire de ces provinces la forteresse avancée du polonisme. Et ce n'est pas un petit travail !

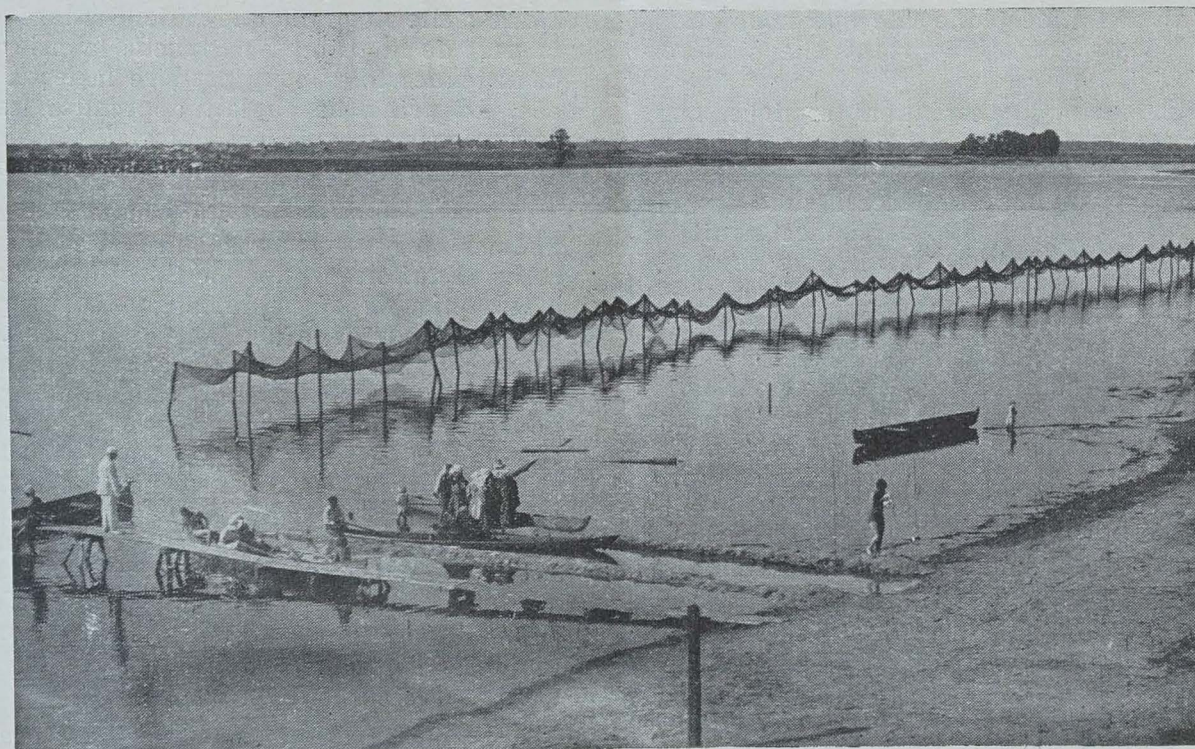
Permettez-moi maintenant de vous dire quelques mots des « Cours d'Instructeurs », ces cours auxquels accourent, des petites villes et des villages, les plus intelligents parmi les paysans qui, après un stage de quelques semaines dans les écoles de formation spéciales de Cracovie ou de Lodz, passent un examen et reviennent dans leur pays pour apprendre à leurs camarades ce qu'on vient de leur enseigner. De cette façon ont été fondées les Universités Rurales, qui comptent 1.500 élèves. Ce chiffre n'est-il pas éloquent ?

Je ne veux pas omettre de mentionner aussi les prêts de projections, les éditions, les librairies, la revue « Le Guide de l'Enseignement », qui entretient le contact avec les Polonais de l'intérieur, les cours professionnels, etc...

Quarante-quatre ans ! On a commencé avec rien, et l'on est aujourd'hui en possession d'un magnifique et solide édifice bâti de fer, de ciment et de cristal, dont les fondations sont les sous, les pauvres sous que mendient les quêteurs et les quêteuses.

Mais non : j'ai fait une erreur en disant que la T. S. L. s'est bâtie de rien. Elle est née d'une idée, de l'idée d'un poète. Mais il s'est trouvé des gens qui ont su réaliser d'une façon pratiquement excellente cette pensée généreuse du grand poète Asnyk.

Zygmunt NOWAKOWSKI.



FILETS DE PÊCHEURS EN POLÉSIE

## Souvenirs de l'Hôtel Lambert <sup>(1)</sup>

Je lis le journal tout haut :

« La Princesse Blanche d'Orléans, dernière petite-fille du roi Louis-Philippe, vient de mourir dans un « âge avancé ».

— Comment ! dit maman, la princesse Blanche est morte ?.....

— Mais oui, comme cela t'émeut, est-ce que tu la connaissais ?

— Je crois bien, dit maman, et son souvenir est lié aux plus charmants instants de mon enfance.

J'étais élève à l'Hôtel Lambert, dans la pension fondée par la princesse Czartoryska pour les filles des proscrits polonais au siècle dernier. Nous étions une quinzaine de jeunes filles privilégiées, élevées par les soins de la princesse Isabelle, fille de la première fondatrice.

Le prince Czartoryski, son frère, avait épousé la princesse Marguerite d'Orléans, petite-fille du dernier roi Louis-Philippe. L'hôtel Lambert était leur résidence habituelle.

La jeune sœur de la princesse Marguerite, la princesse Blanche, y venait souvent. Nous l'apercevions au jardin où nous prenions nos récréations.

C'était une belle et grande jeune fille, à l'air très doux, elle avait de jolis yeux bleus, des lèvres roses, une peau très blanche, et une superbe chevelure blond cendré qui couronnait sa tête et encadrait son visage. Elle était toujours accompagnée d'une dame fort distinguée, Mademoiselle Bernard, qui lui servait de mère depuis sa tendre enfance, car elle avait perdu la sienne presque à sa naissance.

Nous trouvions charmante cette jeune princesse, elle nous souriait de loin, mais ne nous parlait pas ; elle paraissait aussi timide jeune fille que nous étions timides petites pensionnaires. Pourtant elle s'intéressait à nous :

Le soir, en été, quand la récréation terminée, nous quitions le jardin pour rentrer à l'étude, la princesse Blanche déléguait Mlle Bernard près de notre directrice la priant de bien vouloir remplacer l'étude du soir par une promenade sur les quais, persuadée, avait dit la jeune princesse, que cela nous ferait plus de bien.

On ne lui refusait pas. Et délaissant avec joie livres et cahiers, nous partions en promenade, suivant la Seine, admirant la belle silhouette de Notre-Dame qui s'estompait dans la brume, ravies de cette douce protection qui nous donnait ce si rare spectacle ! et cette dérogation au règlement nous comblait de joie ! comme il faisait bon ! et comme nous dormions bien après avoir respiré ce bon air pur et frais du soir ! Ah oui ! la princesse avait bien raison, cela nous faisait plus de bien que notre heure d'étude ; et puis, comme on nous avait enlevé le temps nécessaire pour préparer nos leçons du lendemain, au lieu de les réciter, d'être punies peut-être si nous ne les savions pas, on nous ferait une agréable lecture sur l'histoire ou la littérature !..... Comme une bonne action a de longues

répercussions sur qui en profite ! et comme nous étions reconnaissantes !

Quelquefois, au moment du goûter, quand on nous apportait la grand corbeille de morceaux de pain... frais..., mais que nous devions manger secs, Mademoiselle Bernard arrivait, déléguée par la princesse Blanche, qui demandait à notre directrice la permission de nous offrir le goûter. Alors, nous descendions au réfectoire... et que de bonnes choses étaient servies ! des cerises, des fraises, de la crème, des petits pains, des gâteaux ! Comme c'était bon, comme nous nous régaliions ! mais aussi quelles actions de grâce dans le fond de nos cœurs !

Un hiver, la Princesse Blanche demeura tout à fait à l'hôtel Lambert. Nous la voyions près des grandes fenêtres des salons qui donnaient sur le jardin où nous prenions nos récréations : elle peignait avec beaucoup de talent et composait des scènes historiques. Elle travaillait alors à un grand tableau qui représentait le baptême de Ladislas Jagellon, ce grand duc de Lithuanie qui épousa la reine de Pologne Hedwige, au xiv<sup>e</sup> siècle et réalisa ainsi pour quatre cents ans l'union de la Lithuanie et de la Pologne.

Le prince Czardoryski avait posé pour Jagellon (dont il était d'ailleurs descendant), la ressemblance était frappante. La reine Hedwige et toute sa suite étaient des personnages de la famille que nous reconnaissons, aussi cela nous intéressait doublement, et nous enviions le talent de la princesse, nous qui ne dessinions encore que la bosse !.....

Une après-midi, pendant l'étude, j'apprenais ma leçon en pensant à autre chose, quand la Directrice entra ; elle nous dit que Mlle Bernard était venue de la part de la princesse Blanche la prier de lui confier deux jeunes filles pour prendre la leçon de danse avec elle. La princesse voulait apprendre les quadrilles et contredanse, ce qu'elle ne pouvait faire seule, ce serait donc un grand service qu'on lui rendrait.

Je fus désignée avec une de mes compagnes. Nous allâmes ôter nos blouses noires d'écolières, mettre nos robes d'uniforme, nos bottines (nous n'avions point d'escarpins de danse), nos gants, lisser nos cheveux, car les ébouriffades étaient défendues... et nous partîmes chez les princes. Un domestique nous fit entrer, nous annonça en ouvrant une grande porte dorée, et nous nous trouvâmes dans la belle galerie décorée par Lesueur et Le Brun, aux grandes fenêtres ornées de soieries merveilleuses, aux meubles somptueux.... Je laissai passer ma petite compagne la première ; comme elle avait l'air de peu de chose dans ce superbe salon ! nos petites robes noires étaient si simplettes ! et moi, plus petite, plus timide, je devais être pire !... enfin, nous étions en uniforme, et un uniforme, c'est toujours honorable, ça fait partie d'un tout qui peut avoir sa valeur !

Mais une autre difficulté surgissait : le parquet était tellement reluisant, tellement bien ciré, que j'avais peine à me tenir debout.

(1) L'Hôtel Lambert, situé à Paris, à la pointe de l'île Saint-Louis, appartenait à la famille Czartoryski.

Nous arrivâmes tout de même jusqu'au milieu de la galerie. Il y avait là la jeune princesse Blanche, Mlle Bernard, le professeur de danse, Mlle Sieracka, qui était aussi le nôtre à la pension, et une dame pour accompagner les danses au piano.

La leçon commença par des mouvements de bras et de jambes, ce qu'on appelle maintenant la gymnastique suédoise. Là-dessus nous étions très fortes et nous lançions nos bras et nos jambes avec conviction ; la jeune princesse y mettait plus de mollesse et nous regardait en souriant, égayée par notre présence.

Puis le professeur nous dit de faire des chassés-croisés en glissant d'un pied sur l'autre, d'un bout de la galerie à l'autre..... c'était pis que de courir sur la glace..... enfin j'essayai de me lancer, mais au premier pas je m'étais par terre tout de mon long, et j'avais peine à me relever..., alors la jeune princesse éclata d'un rire sonore, et s'allongeant dans un grand fauteuil, elle s'en donna de rire à cœur joie comme si elle avait toute une provision à dépenser ; nous nous mimas de la partie..... Mademoiselle Bernard avait beau essayer de la calmer, lui disant : Voyons, Princesse, voyons Altesse !... Mais l'Altesse et la Princesse étaient parties, il n'y avait plus qu'une riieuse jeune fille, gaie comme nous, et nous étions ravies de la voir ainsi... Elle aurait attrapé comme nous des mauvaises notes quand nous étions prises d'un fou-rire pendant la classe ! quel bonheur, cela nous rapprochait..... Enfin elle se calma un peu et la leçon put continuer ; mais nous étions plus à l'aise, moins distantes les unes des autres ; nous dansâmes ensemble, nous apprîmes de nouvelles figures de contredanse ; mais souvent mes glissades menaçaient de me jeter par terre, alors nous recommençons nos accès de gaieté.....

La leçon terminée nous partîmes heureuses et rassurées. Quand nous revînmes à la pension, c'était la récréation ; tout le monde nous entoura pour savoir

comment cela s'était passé. Et nous racontâmes le peu d'évènements de la leçon, mais surtout nos impressions.

— Voilà, dit une de nos compagnes, ce qui met le prestige et la distance entre nous et les grands personnages, c'est leur entourage, cela les rend inaccessibles, et empêche de se connaître et de s'aimer.

— C'est peut-être vrai, dit une autre, n'empêche que s'il n'y avait pas Mademoiselle Bernard, toutes les bonnes pensées de la princesse n'auraient pas d'exécutants et nous serions privées de bien bonnes choses.

— Pour moi, dit une petite, le mot de Princesse me paraît comme celui de fée, il faut qu'elle soit belle, qu'elle éblouisse, qu'elle soit entourée d'élégance, de richesse et de petits génies qui s'empressent d'accomplir tous ses desirs et ses bonnes pensées, autrement ça ne serait pas la peine.

— Je suis bien sûre, dit une autre, que le grand roi Louis XIV lui-même, sans sa cour, ni son entourage, réduit à ses propres forces, n'aurait pas été le roi Soleil.

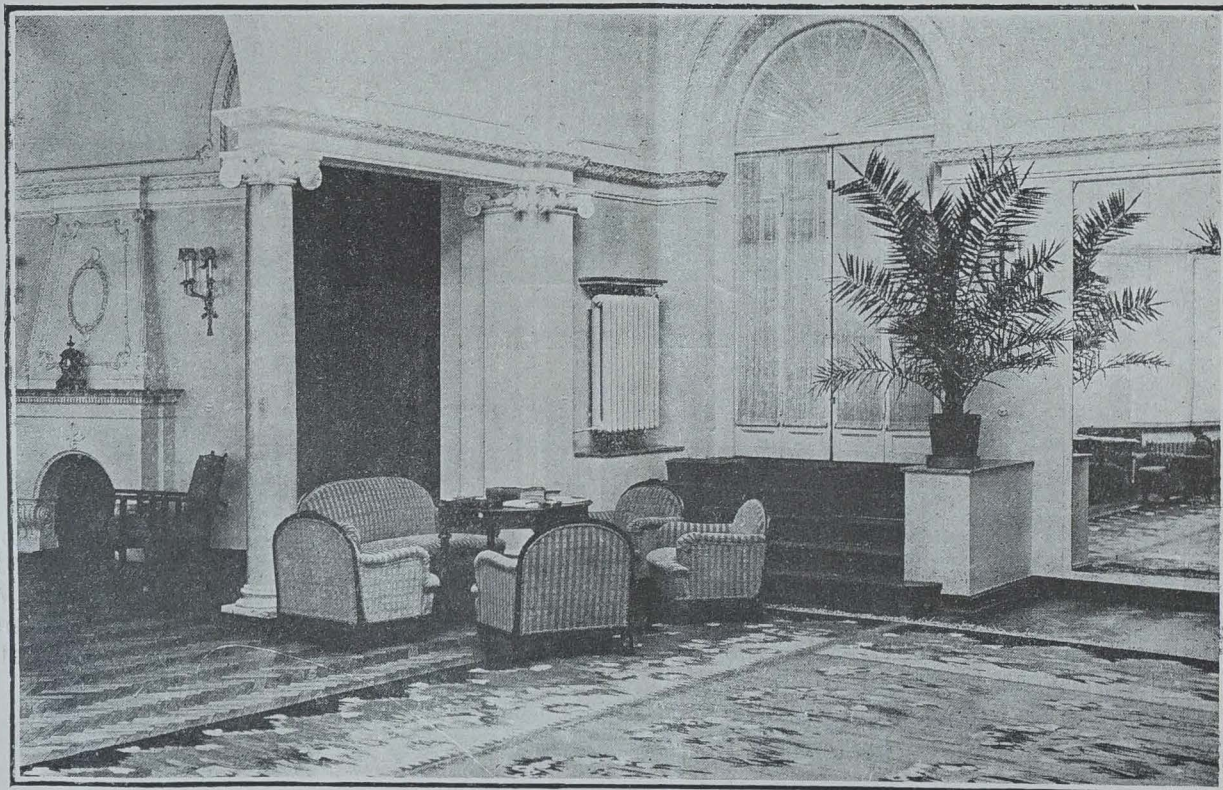
— Moi, dit une savante, j'aime mieux Cincinnatus, quittant sa charrue pour gouverner Rome et y revenant aussi simplement après sa dictature. Ou bien Piast, le premier roi de Pologne, quittant sa chaumière pour être le protecteur et l'ami de ses sujets.

Enfin, comme nous étions les dignes petites-filles des Polonais qui avaient siégé dans les Diètes, les discussions continuaient et chacune gardait ses idées.

Les leçons de danse continuèrent tout l'hiver avec le même entrain et la même gaieté, sans nous faire perdre le respect, l'admiration, le prestige et la reconnaissante affection que nous inspirait la jeune princesse.

Puis les années passèrent, je sus qu'elle ne s'était point mariée ; elle consacrait sa vie aux œuvres de bonté et de charité.

Marthe PIEDZICKA.



UN SALON DANS UN GRAND HÔTEL A VARSOVIE



LE PÈLERINAGE DE CZESTOCHOWA

*Tableau de Stéphanie Łazarska*

Le peintre a voulu donner une image dans le goût populaire et ancien. C'est pourquoi nous voyons le Président de la République et l'Evêque représentés avec des proportions correspondant à leur importance sociale. Derrière eux, le couvent, les moines et l'image miraculeuse de la Vierge (elle aussi, bien plus grande que nature), entourée d'anges.

Puis les immenses plaines de la Pologne que les champs découpent en rectangles multicolores. Au premier plan se presse la foule des pèlerins polonais, avec les pittoresques costumes nationaux de Cracovie et Lowicz, ceux des Karpathes, de la Haute-Silésie, de la Poznanie, etc.